

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Du lieu des villages...

Nichan de Christian Beaulieu, Saint-Constant (Québec), PPRP éditeur, 1987, 243 p.

Baie des Anges de Serge Viau, Montréal, Boréal, 1988, 221 p., 14,95\$

Jean-Roch Boivin

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1988). Review of [Du lieu des villages... / *Nichan* de Christian Beaulieu, Saint-Constant (Québec), PPRP éditeur, 1987, 243 p. / *Baie des Anges* de Serge Viau, Montréal, Boréal, 1988, 221 p., 14,95\$]. *Lettres québécoises*, (50), 29–30.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DU LIEU DES VOYAGES...

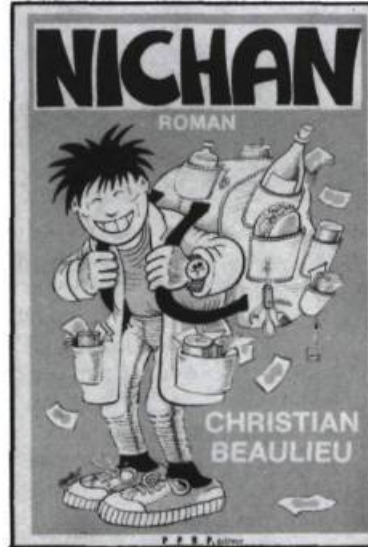
Nichan de Christian Beaulieu, Saint-Constant (Québec), PPRP éditeur, 1987, 243 p.

Baie des Anges de Serge Viau, Montréal, Boréal, 1988, 221 p., 14,95\$.

Au moment d'écrire ces lignes, j'ai lu cinquante pages du roman de Raymond Beaudet, *Passeport pour la liberté*¹, qui se mérite le prix Robert-Cliche cette année, prix accordé pour un premier roman. C'est peu pour juger d'un premier roman, quand il faut reconnaître «la promesse des fleurs». Assez cependant pour songer avec désolation aux autres manuscrits soumis, non primés. Où est passé le temps des Brulotte, Monette, Lalonde? Depuis trois ans, à s'y fier, on pourrait croire que la relève fait défaut. C'est faux. Je peux citer, sans chercher, dix bons premiers romans publiés dans l'année qui se mériteraient un B ou un B plus, comme on dit à l'université. Pourtant, si un prix mérite de jouer son rôle, c'est celui qui est décerné au romancier inconnu. Plus encore que ceux qui récompensent le talent reconnu.

Pour un Christian Mistral² qui se fait son propre haut-parleur, assiège la presse et vous dit sans vergogne : «Vous me lirez, m'aimerez et en parlerez parce que c'est bon», vous avez un Christian Beaulieu qui se publie à compte d'auteur, en plein été, se privant du tam-tam des médias scandant les noms qui font la cote. Faute de prix, d'un support publicitaire, ou d'un scandale, l'enthousiasme du chroniqueur, même étalé sur trois colonnes, ne fera qu'un ploc dans les flots bleus de l'été. L'envie me vint de conseiller au jeune auteur d'aller voler des manteaux dans un grand magasin, de se mettre tout nu dans la rue. Ou les deux. Liseurs avertis, qui aimons faire lire, donnons quelques coups de tam-tam pour le *Nichan* de Christian Beaulieu.

Michel et Geneviève sont partis sac au dos découvrir l'Europe. Petit pécule et auberges de jeunesse. Que ça dure le plus longtemps possible! Arrivés en France, ils passent en Irlande, c'est moins cher.



Mais il ne fait pas beau. Ils iront jusqu'en Grèce passer l'hiver à se réchauffer avec d'autres jeunes voyageurs comme eux. Consommateurs de temps et de géographie, ils magasinent itinéraires et destinations. Il y aurait tout là d'un charmant récit de voyage, habilement raconté dans une belle langue, directe et imagée sans clin d'œil métaphorique, tels que sont ces deux jeunes gens ouverts, curieux, hardis, qui ont troqué leur confort intellectuel et matériel pour courir ce qu'on court de par le vaste monde. Mais qu'est-ce?

Nous étions partis du Québec depuis tout juste douze jours. On m'aurait dit douze ans que je l'aurais cru tellement j'étais épuisé. (p. 9)

C'est la première phrase du roman. À la dernière du premier chapitre, nous aurons un mot de ce qu'ils cherchent («le ginseng de l'âme», p. 33), grâce à ce Nichan qui donne son nom au roman, qui fera de ce récit de voyage un véritable roman et qui amènera le lecteur à trouver ce «ginseng de l'âme». Il est incroyable ce petit Oriental dépenaillé et sale, toujours saoul, d'un âge indéfinissable, qui resurgit sept fois sur leurs pas comme un malin génie, la mine fripée et les poches débordant de yens. Incroyable, il l'est pour les deux jeunes Québécois, il l'est pour nous et le resterait, si Christian Beaulieu ne savait lui donner un langage par lequel il se ré-

vèle. Réticences comprises. Ce n'est pas une mince affaire puisque l'Oriental leur dit, en anglais, ce que nous lisons en français. De plus, il est Coréen, vivant au Japon. Entre la personnalité, la mentalité, le contexte et l'événement, on pourrait s'y perdre. C'est pourtant dans les glissements de ce langage que nous allons découvrir qui est ce M. Woo, alias Hwang, alias Nichan, qui veut dire «frère aîné» en coréen.

Au Japon, Nichan est devenu riche en créant une entreprise de recyclage de rebuts. Il a été marié, a une fille d'âge adulte. Il a 48 ans malgré ses airs d'adolescent éberlué et toute une parenté de Coréens à Osaka dépendent de lui. Un jour, crise cardiaque, divorce, dépression, il a fermé boutique. Il est parti voyager.

Nous ne l'apprenons que petit à petit. À l'orientale, en quelque sorte, et surtout quand Geneviève et Michel seront arrivés chez Nichan, à Osaka. Trois chapitres pour que notre jeune couple change de peau, absorbe les chocs culturels (Nichan est lui-même une convulsion cosmique dans son monde), prêts à aborder le Japon dans la mise en scène d'un Coréen. Il fallait que le hasard mit Nichan sept fois sur leur route pour qu'avec eux nous arrivions à savoir ce que c'est qu'être Coréen au Japon, riche dans un pays où l'entreprise est familiale mais où on ne vous reconnaîtra jamais la citoyenneté. Et les impôts s'ensuivent.

On découvre le Japon quotidien, en dehors des circuits touristiques, celui qu'on ne peut pénétrer sans connaissance de la langue, le pays profond, quand on est une jeune femme blonde, un couple à la québécoise. Grâce à l'écriture nette et sans ambages de Christian Beaulieu, c'est une belle aventure d'amitié qui vous fait découvrir le «ginseng de l'âme».

«Je déteste voyager, au fond!», commence le récit du narrateur de *Baie des Anges*. Aussi nous n'irons pas loin. De Montréal à Baie-des-Anges justement, qui serait au bord du fleuve. Une semaine seulement, pendant laquelle il ne dessaoulera pas. Ça lui va très bien. Léo, journaliste pigiste, se propose de traduire tout Tom Waits, rien de moins, en profitant de l'hospitalité de son copain Paul, vieux *drop-out* (la trentaine) devenu animateur social; sa blonde Julie l'a suivi à reculons dans ce coin de paradis. Mais ça n'ira pas comme ça. Dans le village, des rapt de petites filles se produisent en série. Turmel, le brasseur d'affaires du lieu, qui caresse des ambitions politiques et partage ses partouzes avec le maire et le Chef de la police, l'engage à fort prix («journaliste et détective, c'est pareil!») pour découvrir «le Bonhomme Sept Heures». Léo n'est pas du genre à se fendre en quatre et l'enquête ira comme ça ira. À hue et à dia. Les femmes et l'alcool. L'intrigue est échevelée et cela convient au personnage de Léo qui se moque de tout, de tous et de chacun avec une ironie truculente, un brin décadente. Très fin-de-siècle.



Car il y a un air à la chanson, une trame musicale au roman, phrases de chansons de Tom Waits qui ponctuent le texte. C'est son obsession, à Léo, sa chimère de «*bum* sophistiqué» (p. 11). C'est quoi, ça? À en juger par Léo et sa belle dérive de cow-boy urbain aux champs, c'est une aptitude à regarder les choses, les gens et soi-même avec une vigoureuse dérision. Pas une femme, pas un homme, pas un enfant n'y échappe.

Serge Viau a du talent, une plume alerte qui excelle à décrire l'intime des anatomies avec ce que ma mère appelait des mots gras que d'autres disent salés. Son héros, qui n'aime que la ville, a de belles échappées quand subrepticement, il succombe au charme de la campagne. Ses personnages semblent tous, à divers degrés, mentalement déboussolés.

J'ai été emporté par le ton, amusé par l'attitude provocante du narrateur, complice de sa dégueulasserie déliquescence. Je trouvais le ton très moderne. Jusqu'à ce que je me demande si après Kérouac, après Miller, Bukowsky et alii, après le féminisme, on pouvait encore écrire comme ça? Si ce n'était pas vachement ringard, comme ils disent?

En tout cas, avec un bon sujet, Serge Viau pourrait écrire de très bons romans.

Notes

1. Raymond Beaudet, *Passeport pour la liberté*, Montréal, Quinze, 1988, 293 p., 17,95\$.
2. Christian Mistral, *Vamp*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 352 p., 19,95\$.

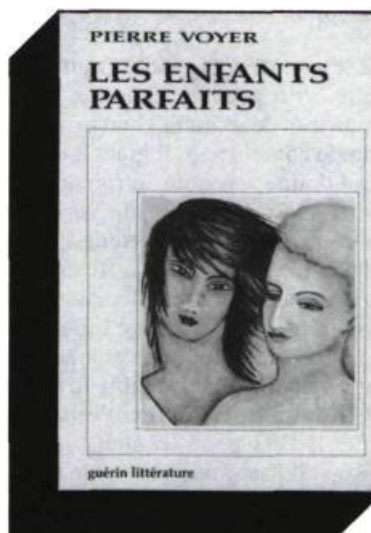
ET DU LIEU DE L'ORIGINE...

Les Enfants parfaits de Pierre Voyer, Montréal, Guérin littérature, 1987, 367 p., 17,95\$.

Rue des Petits-Dortoirs de Denis Bélanger, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 144 p., 14,95\$.

Ils publient leur premier roman. Ils sont encore jeunes, juste assez pour avoir un curriculum vitae impressionnant laissant deviner qu'ils se sont fait la main, ont vécu un peu, accompli leurs heures de vol avant de se lancer dans la publication. Cela donne deux livres très réussis où l'on part à la recherche des origines. Avec Pierre Voyer, une forte brique, aventure rocambolesque qui vous entraîne à un train d'enfer de Laval en Thaïlande, au Brésil, à Libreville, en Allemagne, à Tokyo, à Amsterdam et j'en passe. Une histoire qui serait de science-fiction, si cette science-là était encore de la fiction. Avec Denis Bélanger, une petite plaquette, rien de moins qu'une

«petite sagaga en forme de conte» où les voyages, pour être plus évoqués que racontés, n'en jouent pas moins leur rôle, surtout pour celles qui restent. On verra comment.



Dans *Les Enfants parfaits*, j'ai retrouvé le plaisir que j'avais à lire *Tintin*, assez grand maintenant pour me faire mes propres images. Le plausible fort probable. Comme lorsqu'on lisait *Objectif Lune*. À Laval, en 1987, nous faisons la connaissance de Ben Lacasse, un beau petit gars de quinze ans, intelligent, un enfant tel que tous les parents en rêvent. Il vient d'apprendre par indiscrétion qu'il est un enfant acheté à une agence internationale d'adoption. Son univers a éclaté en miettes. Il y a son meilleur ami, Luc Moreau, dont la mère est veuve. Elle passe sa vie dans la fumée de ses cigarettes et l'atmosphère de ses romans de dépanneur. Il y a aussi à Laval, Léa Desjardins, qui a les mêmes yeux que Ben, elle aussi l'enfant que tous les parents souhaiteraient, reine du Carnaval, et tout.

— Mais elle, c'est pas pareil! dit Luc avec un brin de jalousie. Elle souffre pas, elle l'a toujours su! (p. 58)